

TRAGÉDIE QUOTIDIENNE

Avec leur création Scène de Ménage II présentée à la Maison d'Art Actuel des Chartreux, Mélanie Peduzzi et Clément Losson poursuivent une collaboration entamée lors de leurs études à La Cambre en 2014. Sur l'idée de créer une trace photographique, ils avaient intimement habité l'espace pour raconter l'histoire d'un couple en images. Depuis, leurs chemins artistiques ne s'étaient pas recroisés.

Réfugiés dans une pièce blanche avec vitrine donnant sur la rue, les deux jeunes créateurs ont choisi d'exploiter l'invitation du festival comme un temps de résidence. Le laboratoire de Clément Losson, à présent architecte d'intérieur, scénographe, plasticien et performeur de la destruction, s'unit à celui de Mélanie Peduzzi, photographe et performeur du corps vivant. Le prétexte du *work-in-progress* en guise de parapluie, ils brouillent les lignes de la réalité dans cet atelier ouvert au public. Dans *Scène de ménage II*, ils nous proposent un retour sur nos usages domestiques et notre consommation dans une performance durative scindée en deux parties. Leur volonté est d'exposer la vulnérabilité des choses, en habitant pendant deux soirs une installation créée *in situ*. Il en résulte une pièce insolente qui s'est enrichie de la tension entre les artistes et les visiteurs.

Pendant le premier temps visible de l'action, le duo s'emploie à préparer les fragiles plaques de verre qui vont remplir la chambre photographique. Derrière la vitre ou bien à l'intérieur de l'espace, nous sommes voyeurs de leur ménage insolite. Nous faisons connaissance avec les éléments du décor : un petit réfrigérateur, un vélo d'appartement, un cadre doré renfermant un paysage, du matériel de développement photographique, une plaque chauffante et un fait-tout. Le tout invoque un intérieur paradoxalement vide. Seule dans une cage, une poule blanche s'agite en réponse aux crissements du verre poli.

Les artistes effectuent une série de poses immortalisées par des photographies imprimées au collodion humide. Le long temps de pose fixe la banalité de la scène. Un sentiment d'absence s'en dégage. Le développement des images tissera un premier lien avec les visiteurs curieux agglutinés autour des bacs. Le va-et-vient du public ne trouble pas la concentration des deux artistes qui manipulent les objets en restant disponibles pour répondre aux questions. De nouvelles images apparaissent, comme celle de Clément Losson en route sur le vélo statique avec comme destination le paysage accroché au mur. Les visiteurs sont aussi invités à faire du sur-place dans l'espace en dégustant du coca-cola stocké dans le réfrigérateur.

Sans avertissement, la poule est tuée par décapitation. La mort du gallinacé accapare l'attention du public. Les réactions de certains spectateurs confèrent à la poule le statut de martyr. Le sang sur le mur, conséquence du plumage, ne facilite pas le deuil. Le calme constant des artistes rend la situation inquiétante. Des discussions agitées accentuent le malentendu entre les visiteurs et les artistes. Certains refuseront de retourner voir les artistes en guise de réprimande, tandis que d'autres les scruteront derrière la fenêtre-écran.

Les morts suivantes, celles du vélo d'appartement et du réfrigérateur démontés avec une violence contenue par Clément Losson, feront moins de résistance. L'interruption temporaire de la performance pour la nuit nous laisse entrevoir l'avancée du chantier de dé-construction entrepris. Le changement d'état s'achèvera le lendemain, par la préparation de la poule façon *waterzooi* par les deux artistes qui s'improvisent cuisiniers pour l'occasion. Elle sera consommée à la fin de la seconde soirée lors d'un repas partagé avec les visiteurs miséricordieux.

Leur composition contribue à une réconciliation de l'art-performance avec les arts visuels, en associant le changement à l'immuable. Chaque élément va rencontrer une mort certaine, qui transformera l'installation en « image complexe » (selon le mot de Mark Tompkins). Se dessinent alors trois parallèles du *fatum* : la révélation des photographies, la consommation de la poule, et la destruction du mobilier. Cette perspective mélancolique se heurte invariablement à l'atmosphère décontractée instaurée par le duo.

Ils m'ont confié avoir enterré ensemble le sang de la poule quelques jours plus tard en guise de clôture rituelle de cette aventure. Ce rituel funéraire peut être perçu comme un acte de pénitence ou un prolongement de leur recherche de transformation. En abordant le rapport à la trace par notre relation à la mort, les deux artistes ont affronté la contestation d'une partie du public. La disparition d'un être vivant était-elle indispensable à leur démonstration ? Pour Mélanie Peduzzi, ôter la vie de l'animal constituait pour elle et son alimentation carnivore une décision nécessaire. Toujours d'après les

artistes, le contexte d'un rassemblement de professionnels de l'art sensibles à la question animale a pu influencer les réactions. Leur acte semble mettre en relief les limites éthiques de l'art performance, jusque-ici peu visibles. En faisant fi des attentes du public, Clément Losson et Mélanie Peduzzi se positionnent contre la sacralisation de l'artiste d'art-performance, tout en risquant par leur radicalité de rompre la communication avec leurs pairs. Sur les traces de la traditionnelle insubordination de l'art-performance, ils recherchent une proximité avec leur audience. Un rapprochement rendu possible notamment par leur implication passionnée et une temporalité singulière. Les artistes ont su tirer profit de la division de leur pièce en deux périodes pour aiguïser les sensations de l'assemblée. D'un accueil majoritairement orienté vers le visuel et l'auditif le premier jour, ils ont dirigé nos sens vers une expérience gustative le second, dont les nouveaux arrivants ne furent pas exclus.

Scène de ménage II redistribue les cartes du jeu performatif en rapprochant encore un peu plus l'Art de la vie. Clément Losson et Mélanie Peduzzi nous rappellent que rien n'est définitif excepté la mort, et que nous ne pouvons jurer de la stabilité de la réalité. Mais l'arrêt volontaire de la vie de la poule a ouvert une plaie difficile à refermer. Leur discours laisse à penser que l'on ne peut représenter artistiquement les principes de vie et de mort en écartant l'agonie. De plus, considérer l'animal comme objet de consommation est effectivement une réalité de nos sociétés occidentales. N'est-il pas du rôle de l'art de bousculer ce rapport de force ? Le positionnement pessimiste des deux artistes, en affirmant la domination humaine sur le monde animal, a le mérite de susciter le débat.

Gaëlle Marc